

Cheveux d'été

Cheveux d'été est une commande du Théâtre National de Strasbourg. Stanislas Nordey a souhaité provoquer une rencontre entre un-e élève de la section jeu du Groupe 45 de l'École du TNS et un-e auteur-riche. Il a ainsi fait appel à douze écrivain-e-s et formé douze binômes qui ont échangé à distance pendant un mois, en mai 2020.

Pour Jisca Kalvanda.

(...) Je ne sais pas ce que c'est que ces yeux-là, bleus comme de la neige, ils pleurent et ils rigolent en même temps, on dirait qu'ils se moquent de moi. Ta pomme d'Adam saillit au creux de ma main, tu sens le poids de mon corps, ça part du ventre, le poids, tout mon corps dans mes mains et le tien dans ton cou qui se tend, mon pouce gauche s'enfonce sous l'os de ta mâchoire, l'angle de ton visage, ça résiste, ton visage se défend. Tu serres les lèvres, tu te retiens de tousser. Si je relâche la pression, une veine redevient bleue, un petit ver bleu sous la surface transparente de ta peau qui se glisse, le sang retourne au cœur, il appelle le sang, ton cœur, le bleu se faufile entre mes doigts. Je joue avec le bleu. Ta gorge fait des bruits d'océan. Le grincement de cordages éclaboussés par l'écume, je vois un voilier, le mât qui se balance, le vent qui fait pencher la coque, la voile qui résiste. J'ai l'impression que le vent me pousse dans le dos, il n'y a pas de vent. Il n'y a que toi. Ton cou tremble entre mes mains. Tes cheveux clairs comme de l'or, un éclat de jour en pleine nuit. Des fils d'or s'enroulent autour de mes doigts comme des enfants qui accourent, c'est doux. (...) La pression de la pulpe de mes doigts contre la peau de ton cou, la peau est épaisse et dure à cet endroit. Je n'avais jamais touché ta peau. Je t'avais touché toi, je n'avais jamais pensé à ta peau sauf pour te dire qu'il fallait te percer un bouton ou quand tu transpires trop fort, je n'avais jamais pensé à ta peau comme surface. Ta peau, c'était ton visage

Les (...) correspondent à des respirations.

ou ton bras, ce n'était pas une autre partie de toi, ce n'était ni une couleur, ni une texture, ce n'était pas une étendue vivante, qui réagit au contact de mes doigts, de la chaleur de mes paumes et de nos moiteurs mêlées, ta peau est la plus douce que j'ai jamais touchée. L'air se change en rochers dans ta gorge, si tu ouvres la bouche ça va sortir, me lapider, j'essaie de retenir l'air au fond de ta gorge, de le faire redescendre dans tes poumons. J'ai envie de mettre ma main sur ta bouche, j'ai peur que tu perdes connaissance. Est-ce que tu as mal ? Est-ce que tu souris ou est-ce que tu appelles à l'aide ? Tes lèvres s'entrouvrent, j'aperçois un bout de ta langue, le coin d'une dent, le sang afflue dans mes lèvres, j'ai envie que tu me regardes, j'ai envie que tu prennes mes mains et que tu les poses sur tes joues et de te laisser m'embrasser. Tu es beau. Je n'avais pas remarqué à quel point tu es beau. Tes cheveux d'été et tes yeux de neige, tes lèvres framboise, des mèches se collent à ton front, la peau comme du papier à cigarettes, j'ai envie de lécher la colle et le tabac qui s'embrase, j'ai envie de fumer avec toi. J'embrasse tes lèvres. Tu ne réagis pas. Le prince dort. Ou bien il s'acharne à ne pas réagir. (...) Tes lèvres sont dures, on dirait qu'elles le font exprès, pourtant je sens du chaud dans mon ventre, je n'avais jamais senti cette chaleur, ou peut-être que si, mais pas avec toi. Toi, c'était les rires et les bagarres, c'était les coups qui font rire et qu'on se retient quand même de pleurer, je te déteste quand tu me fais mal et que tu ris, tu triomphes, je n'ai jamais échappé à ta violence. Je n'ai jamais pu échapper au doute, est-ce qu'on peut se regarder et rire et se toucher sans que la chaleur monte, le regard des autres sur nous. Une goutte de salive coule sur ta joue, elle touche ma main, enfle, escalade, elle se glisse entre mes doigts. C'est chaud et c'est visqueux et ça refroidit très vite. Tu pourrais être propre. J'enlève ma main. Ta gorge gonfle brusquement, elle ressemble à une

grenouille. L'air plonge dans ta bouche, ta bouche s'ouvre grand et elle aspire, elle mange l'oxygène, tes yeux sont immenses, deux lacs rouge et bleu, ta gorge fait un bruit de forêt. Les pierres roulent dans les profondeurs, tu es une grotte, tu es la nuit tout au fond des bois noirs, tu es les animaux sauvages. Je renifle ma main, l'odeur de ta salive sur ma peau, elle sent bon, c'est peut-être pour ça que je t'aime, parce que nos odeurs se ressemblent. Je ne savais pas que je t'aimais. Peut-être que je ne t'aimerai plus dans quelques minutes. Peut-être qu'on ne se parlera plus, c'était un autre amour, les corps crades et sans pudeur qui se regardent grandir, puis grossir, puis prendre des forces, est-ce que cet amour peut survivre à ça ? (...) Ta bave et nos transpirations mêlées, j'essuie ma main et mes doigts sur mon pantalon, un par un, je frotte mes doigts contre mon pantalon jusqu'à ce qu'ils soient secs. Mes ongles dans ta peau pour te faire comprendre que je suis toujours là. Tes yeux tournent sous tes paupières, tes sourcils se lèvent. Est-ce que ça te fait du mal ou est-ce que ça te fait du bien ? Je ne sais pas ce qui est le pire, ça me donne envie de rire. J'ai envie de te gifler. Je n'ai jamais frappé personne mais là je sens que je le pourrais. Mes deux mains sur ton cou, mes doigts se caressent derrière ta nuque, ça fait comme une armure. Elle est minuscule, ta nuque. Elle est douce. Je ne respire pas. C'est ton air changé en pierre et c'est moi qui n'ai pas de souffle. Ton sexe tout proche du mien, je sais qu'il est là, j'ai envie de le sentir à travers nos pantalons. J'ai envie de passer ma main dans tes cheveux. J'ai envie que tu me racontes ce qui te traverse, ce que tu vois, j'ai envie de t'embrasser les joues. J'ai envie de ta bouche. J'ai envie de serrer si fort ton cou qu'il se froissera comme du papier crépon et de faire une boule entre mes mains que je pourrai serrer très fort jusqu'à ce que ça devienne dur comme un rocher et que je pourrai jeter au loin, j'ai envie